

MARION ZIMMER  
BRADLEY

TROIE  
OU LA TRAHISON  
DES DIEUX



Pygmalion

« À l'origine, il n'existait  
aucun roi dans ce pays,  
mais seulement des reines. »

# TROIE OU LA TRAHISON DES DIEUX

En des temps reculés, à quelques jours d'accoucher, la reine Hécube reçoit un présage des dieux : son fils provoquera la chute de Troie. Aussi, lorsqu'elle met au monde des jumeaux – un garçon et une fille –, le roi Priam décide d'abandonner le nouveau-né. La princesse Cassandre, elle, deviendra prêtresse du temple d'Apollon.

Torturée par ses dons de voyance, Cassandre assiste, désespérée, au déroulement d'une machination divine. Condamnée à tout voir sans jamais être crue, elle ne perd pourtant pas espoir d'échapper au destin implacable que leur réserve l'Olympe.

Américaine, **MARION ZIMMER BRADLEY** est considérée comme l'un des plus grands auteurs de fantasy. Elle a remporté le prix Locus en 1984, la plus importante distinction américaine du genre, pour *Les Dames du Lac*.

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Hubert Tezenas.

Troie ou La Trahison des dieux

## Du même auteur

*Les Dames du Lac*, Pygmalion, 2016.

*La Colline du dernier adieu*, Pygmalion, 2016.

*Le Secret d'Avalon*, Pygmalion, 2017.

*La Prêtresse d'Avalon*, Pygmalion, 2017.

Marion Zimmer Bradley

# Troie ou La Trahison des dieux

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par Hubert Tezenas*

Pygmalion 

Titre original : THE FIREBRAND

Adaptation française réalisée avec le concours de Gérard Villers.

Pour plus d'informations sur nos parutions,  
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.  
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© 1987 Marion Zimmer Bradley.  
Publié avec l'accord de Scott Meredith Literary Agency, Inc,  
845 Third Avenue à New York.  
© 1989 Éditions Pygmalion / Gérard Watelet à Paris  
pour l'édition en langue française.  
© 2020, Pygmalion, département de Flammarion,  
pour la présente édition.  
ISBN : 978-2-7564-3182-6

*À Mary Renault*





« Oh Troy Town ! Tall Troy's on fire ! »

ROSSETTI

« Avant la naissance de Pâris, Hécube, reine de Troie, rêva qu'elle allait donner naissance à un tison qui anéantirait par les flammes les murs de la cité. »



## Principaux personnages

### ASIE : LES TROYENS

<i>Priam</i>	Dernier roi de Troie.
<i>Hécube</i>	Épouse de Priam.
	Leurs enfants :
<i>Cassandra</i>	Prêtresse d'Apollon, ayant reçu le don de prédire l'avenir.
<i>Polyxène</i>	Sœur aînée de Cassandra.
<i>Hector</i>	Fils aîné de Priam, époux d'Andromaque, père d'Astyanax.
<i>Pâris</i>	Ravisser d'Hélène.
<i>Troilus</i>	Dernier fils d'Hécube.
<i>Déiphobe</i>	Demi-frère d'Hector.
<i>Créuse</i>	Future épouse d'Énée.
<i>Hésione</i>	Sœur cadette de Priam.
<i>Énone</i>	Épouse abandonnée de Pâris.
<i>Énée</i>	Fils d'Anchise et d'Aphrodite, époux de Créuse.
<i>Chrysès</i>	Prêtre d'Apollon.

<i>Chryséïs</i>	Fille de Chrysès.
<i>Imandre</i>	Reine de Colchis.
<i>Penthésilée</i>	Reine des Amazones, sœur de la reine Hécube.
<i>Andromaque</i>	Épouse d'Hector, fille de la reine Imandre.

## EUROPE : LES GRECS

<i>Agamemnon</i>	Roi de Mycènes.
<i>Clytemnestre</i>	Épouse d'Agamemnon.

Leurs enfants :

*Iphigénie*  
*Électre*  
*Oreste*

<i>Égisthe</i>	Amant de Clytemnestre.
<i>Ménélas</i>	Roi de Sparte, frère d'Agamemnon.
<i>Hélène</i>	Fille de Zeus et de Lédà, sœur de Clytemnestre, épouse de Ménélas, mère d'Hermione, Nikos et Bynomos.
<i>Ulysse</i>	Roi d'Ithaque, époux de Pénélope, père de Télémaque.
<i>Achille</i>	Roi des Myrmidons, fils de Pélée et de la nymphe Thétis.
<i>Patrocle</i>	Fidèle compagnon d'Achille.
<i>Ajax</i>	Fils d'Oïlée, roi des Locriens.

## DÉESSES ET DIEUX

<i>La Mère Éternelle</i>	Déesse suprême des origines et de la fécondité.
<i>Zeus</i>	Maître de l'Olympe, dieu du Ciel et de la Lumière.
<i>Poséidon</i>	Dieu de la Mer et des Profondeurs.
<i>Apollon</i>	Dieu du Soleil et des Oracles.
<i>Pallas Athéna</i>	Vierge et guerrière, déesse protectrice de Troie.
<i>Aphrodite</i>	Déesse de la Beauté et de l'Amour.
<i>Héra</i>	Épouse de Zeus, déesse protectrice de la femme mariée.
<i>Python</i>	Déesse du Monde souterrain, gardienne des Oracles.



## Prologue

La pluie, tout au long du jour, n'avait cessé de tomber en lourdes averses entrecoupées de crachin. Les femmes avaient rentré leurs rouets pour les installer près de l'âtre et les enfants s'étaient réfugiés dans la galerie couverte qui longeait la cour. Au gré des accalmies, ils s'élançaient dehors pour patauger dans les flaques qui noyaient çà et là le carrelage de briques et regagnaient ensuite la salle à grand renfort de cris et de piétinements. Ils souillaient aussi le sol de boue et exaspéraient la doyenne des femmes supportant de plus en plus mal le cliquetis incessant des épées de bois mêlé aux hurlements des « blessés » et des « morts ».

Le crépuscule venu, la pluie qui s'obstinait à dégouliner dans la cheminée rendant impossible la préparation du dîner, les femmes installèrent des braseros pour faire cuire le pain et la viande, entourées bientôt par toute la marmaille fatiguée par les jeux et attirée par les odeurs appétissantes comme des chiots affamés.

Peu avant le dîner, un étranger se présenta à la porte. C'était un poète errant, un aède dont la lyre, suspendue à l'épaule, permettait de trouver partout couvert et gîte pour la nuit. Accueilli chaleureusement, ayant eu droit à un repas copieux, à un bain chaud et à des vêtements secs, il vint s'installer tout contre le foyer, à la place réservée aux hôtes de marque. Courbant la tête sur son instrument, il entreprit alors de l'accorder minutieusement, puis sans rien demander

à personne – un poète ne fait-il pas toujours tout ce que bon lui semble ? –, il fit longuement vibrer une corde de sa lyre et déclama :

« Je vais chanter les batailles et les grands hommes qui les livrèrent.

« Ces hommes qui assiégèrent dix ans durant les titanesques murailles de Troie.

« Je vais chanter aussi les Dieux qui abattirent finalement ces remparts, Apollon, Dieu du Soleil et Poséidon qui ébranle la terre.

« Je chanterai l'histoire de la colère du très puissant Achille, fils d'une Déesse, si fort qu'aucune arme ne pouvait le terrasser.

« Je chanterai l'histoire de sa fierté sans bornes, de son combat qui l'opposa pendant trois jours à l'illustre Hector sur les plaines de Troie aux très puissants remparts.

« Je chanterai le fier Hector et le vaillant Achille, les Centaures et les Amazones, les Dieux et les héros.

« Ulysse et Énée, tous ceux qui combattirent et tombèrent sur le sol de Troie... »

— Non ! s'exclama subitement la plus vieille des femmes, laissant choir sa quenouille et se levant d'un bond. Non ! Je ne tolérerai pas qu'on chante de telles insanités sous mon toit !

La lyre laissa échapper un gémissement dissonant ; le visage de l'aède afficha une consternation polie.

— Je te demande pardon ?

— Je dis, et tu m'as entendue, que je ne laisserai pas débiter chez moi ce tissu de mensonges ! reprit-elle avec véhémence.

Les enfants glapirent d'étonnement. D'un geste impérieux, elle les réduisit au silence.

— Aède, tu es le bienvenu. Partage notre repas, réchauffe-toi auprès du feu. Mais je ne te laisserai pas graver dans l'esprit des enfants des fables qui sont grotesques. Rien ne s'est passé comme tu le chantes.



— Vraiment ? Mais comment le sais-tu, ô reine ? interrogea courtoisement le joueur de lyre. Je chante cette épopée telle que me l'a contée mon maître, telle qu'on la chante partout, de la Crète à Colchis...

— Qu'elle ait été chantée ainsi d'un bout du monde à l'autre, interrompit la vieille femme, n'en modifie en rien le caractère mensonger.

— Mais comment le sais-tu ? répéta de nouveau le poète.

— Je le sais, parce que moi-même j'étais à Troie lors de ces événements, répliqua-t-elle. J'ai tout vu.

Les enfants poussèrent des exclamations.

— Tu ne nous l'avais jamais dit, grand-mère ! Tu as donc connu Achille, Hector, Priam, tous les héros ?

— Les héros ! grimaça-t-elle avec dédain. Des héros ! Oui, je les ai tous connus. Hector était mon frère.

À ces mots, le poète se pencha en avant pour mieux détailler les traits de la vieille reine.

— Oui, murmura-t-il lentement. Je te reconnais maintenant. Je sais qui tu es, ma reine.

Elle hocha la tête.

— Dans ce cas, continua-t-il, c'est à toi, à toi seule de conter cette histoire. Je suis au service du Dieu de la Vérité, je ne peux pas chanter plus longtemps des mensonges.

La vieille femme garda longtemps le silence.

— Non, répondit-elle enfin. Non ! Revivre tout cela m'est impossible.

Décus, les enfants insistèrent.

Mais elle secoua énergiquement la tête.

— La vérité n'est pas si belle... soupira-t-elle encore.

— Dis-moi au moins où mon histoire est fausse, implora l'aède. Ainsi pourrai-je la modifier...

— Il fut un temps où j'aurais pu tenter de le faire, reprit-elle à mi-voix. Hélas ! Personne n'est plus aujourd'hui disposé à entendre la vérité. Votre histoire à vous parle uniquement de rois et non de reines, de Dieux, non de Déesses.

— Mais non, objecta le joueur de lyre. Elle parle beaucoup de la belle Hélène enlevée par Pâris, de Lédâ aussi,

mère d'Hélène et de Clytemnestre, séduite par Zeus qui avait pris l'apparence de son époux, du roi...

— Je savais bien que tu ne pouvais comprendre, interrompit la vieille femme. Sache d'abord qu'à l'origine il n'existait aucun roi dans ce pays, mais seulement des reines, filles des Déesses, qui choisissaient elles-mêmes le compagnon qu'elles souhaitaient et régnaient sans partage. Les adorateurs des Dieux de l'Olympe, des hommes armés d'épées de fer, sont venus plus tard s'installer chez nous. Dès lors, quand une reine a désigné l'un d'eux pour devenir son compagnon, il s'est aussitôt proclamé roi en exigeant le droit de régner. C'est ainsi que Dieux et Déesses sont entrés en conflit. Et puis, un jour, Troie est devenue le théâtre de leurs querelles...

Elle sembla tout à coup se reprendre.

— Mais à quoi bon évoquer tout cela ? Le monde a tellement changé. Je le sais, je le sens, toi aussi, tu me prends pour une vieille à la raison chancelante. Tel a toujours été mon lot : dire la vérité et n'être jamais crue. Ainsi ai-je vécu, ainsi continuerai-je à vivre jusqu'à mon dernier jour. Chante donc tout ce que bon te semble, mais prends garde seulement de ne point bafouer en ces murs ma propre vérité. Les légendes ne manquent pas. Parle-nous, si tu veux, de Médée, la dame de Colchis, et de la Toison d'or dérobée, paraît-il, par Jason. Sans doute cette histoire recèle-t-elle une autre vérité, mais peu importe. Je ne la connais ni ne désire la connaître. Il y a si longtemps maintenant que j'ai foulé pour la dernière fois les pavés de Colchis.

D'un geste las et triste, elle reprit sa quenouille et recommença à filer distraitement.

Le joueur de lyre inclina la tête.

— À ton gré, reine Cassandre, dit-il. Tous, nous croyions que tu avais péri là-bas, à Mycènes, aux côtés d'Agamemnon, le roi des rois.

— Tu le vois, ma présence contredit la légende et ta vérité, dit encore la vieille femme sans le regarder. Ta vérité...

« Encore et toujours ma destinée, poursuivit-elle en elle-même. Dire vrai et, pour le monde, passer pour folle ! Aujourd'hui encore, le Dieu Soleil ne m'a pas pardonnée... »



*Première partie*

L'APPEL D'APOLLON



## I

À cette époque de l'année, la journée semblait ne pas devoir finir. Les derniers rayons de soleil venaient de s'éteindre à regret à l'horizon ; la brume s'élevait lentement au-dessus de la mer.

Léda, reine de Sparte, se leva du lit où Tyndare, son compagnon, dormait paisiblement. Après l'amour, il semblait toujours dans un profond sommeil. Sans l'éveiller, elle se drapa d'une étoffe légère et s'esquiva vers la cour du gynécée.

« Devoir vivre dans le quartier des femmes, songea amèrement la reine, alors que ce palais est à moi, à moi seule. À croire que l'intrus n'est pas lui, mais moi. À croire qu'il est le souverain légitime de Sparte..., lui, dont la Mère Éternelle, Gaïa, ne connaît même pas le nom ! »

Certes, elle ne l'avait pas repoussé lorsqu'il était venu lui demander sa main, envahisseur hirsute du nord, bardé d'odieuses armures de fer, adorateur du tonnerre et des Dieux de l'Olympe. Et maintenant, les siens étaient partout, imposant leurs propres lois du mariage, comme si leurs Dieux avaient jeté à bas de son trône céleste la Déesse qui régnait sur la terre, les récoltes et les peuples. Bien plus, il avait fallu, comme toute épouse aujourd'hui, jurer fidélité à son mari et se convertir au culte de ses Dieux !

Un jour, songea Léda, la Mère Éternelle punira ces hommes qui empêchent les femmes de payer leur tribut aux forces de la vie. Ils osent prétendre que les Déeses sont inférieures aux

Dieux. Quel terrible blasphème, quel grotesque et ignoble renversement de l'ordre naturel des choses ! Les hommes ne détiennent aucun pouvoir divin, ne sont pas même capables de donner vie à un enfant, de le nourrir avec leur corps. Et ils prétendent jouir d'un droit privilégié sur le fruit des entrailles de leurs femmes, comme si le seul acte d'accouplement leur conférait sur elles un droit quelconque de propriété ! Quel aveuglement insensé : un enfant appartient à la femme qui l'a porté et allaité.

Léda pourtant aimait son époux. Pour cette seule raison, elle était prête à pardonner sa jalousie et ses folies, au risque même de susciter le courroux de la Déesse, car elle refusait sa couche à tous les autres hommes.

Malgré tout, elle aurait bien aimé faire comprendre à Tyndare qu'être confinée dans le quartier des femmes ne lui convenait nullement, que son rôle de prêtresse l'appelait au-dehors, que la Déesse devait être honorée comme elle le méritait, qu'elle devait naturellement offrir sa fécondité à tous les hommes et non à un seul et unique époux, qu'il n'était en rien propriétaire des dons que la Mère Éternelle se plaisait à dispenser sur terre, même s'il se proclamait roi, seigneur et maître de ses sujets. Un lointain grondement de tonnerre qui semblait venir de la mer, à moins qu'il ne s'agît d'un soubresaut du grand Serpent qui vivait dans les entrailles des montagnes, interrompit ses réflexions.

Une soudaine rafale de vent souleva le pharos<sup>1</sup> jeté sur ses épaules et fit ondoyer sa chevelure ; un éclair illumina brièvement la cour, et la silhouette de son mari arraché au sommeil apparut dans l'encadrement d'une porte. Léda eut un mouvement de recul imperceptible. Allait-il lui reprocher de ne pas être au gynécée à cette heure de la nuit ?

Mais sans dire un mot, il se contenta d'avancer vers elle. Tout de suite, quelque chose dans sa démarche décidée l'avertit qu'en dépit des traits familiers qu'elle reconnaissait dans la clarté lunaire, ce n'était pas son époux qui venait à

---

1. *Pharos* : long châle de lin ou de laine (N.d.T.).



elle. Inexplicablement, de petites flammes dansaient autour de ses épaules et chacun de ses pas sur les dalles était accompagné du son étouffé et lointain d'un roulement de tonnerre. Non, ce menton haut et volontaire, ce visage couronné d'un halo lumineux, n'était en rien celui de son mari. Un long frisson parcourut tout le corps de Lédà et elle comprit qu'un Dieu étranger avait emprunté l'apparence de Tyndare, un Dieu qui, entouré d'éclairs, ne pouvait être que Zeus l'Olympien, le Dieu de la Foudre, le maître du Tonnerre.

Était-ce d'ailleurs bien étonnant ? N'avait-elle pas maintes fois senti la Déesse se glisser dans son corps lorsqu'elle bénissait les moissons ou s'étendait sur la terre pour transmettre aux semences le divin pouvoir de croître ? Alors elle n'était plus vraiment elle-même et c'était la Déesse en personne qui, en la possédant, manifestait à travers elle sa puissance sacrée.

Cette nuit, Zeus incarné venait vers elle, mais Tyndare la voyait lui aussi avec les yeux du Dieu qui s'était emparé de ses traits, Dieu qu'il vénérât entre tous.

Lédà recula dans l'ombre, espérant vaguement rester invisible jusqu'au moment où Zeus quitterait l'enveloppe charnelle de son époux. Mais toujours aurolé de fulgurances lumineuses, le Dieu soudain la transperça de son regard. D'une voix profonde et douce où semblaient résonner tous les échos assourdis du tonnerre, il s'adressa à elle :

— Lédà, quitte l'ombre et viens à moi.

Il tendit la main et la reine, tremblant d'être frappée par la foudre en le touchant, s'avança irrésistiblement vers lui, posa sa main dans la sienne, frissonna au contact de sa peau fraîche. Elle leva les yeux vers lui, surprit sur son visage l'esquisse d'un sourire inconnu chez Tyndare, toujours si grave et impassible. En cet instant, les yeux de Zeus riaient, mais non pas d'elle, avec elle. Doucement il l'attira dans ses bras, la couvrit de son manteau de pourpre, lui transmit la chaleur de son corps. Puis, sans un mot, il l'entraîna lentement vers la chambre qu'elle venait de quitter.

Au bord de sa couche, il la serra tout contre lui et elle sut qu'il la désirait avec ardeur.

« Les lois qui m'interdisent de me donner aux autres hommes s'appliquent-elles à un Dieu ? » se demanda-t-elle alors, le cœur battant.

Or, elle en était certaine, le véritable Tyndare, son époux, la regardait aussi. Mais de quel œil ? Était-il jaloux, meurtri, ou au contraire flatté que sa femme fût l'objet des faveurs de son Dieu préféré ? Quoi qu'il en fût, le savoir était impossible, et la mâle vigueur de l'étreinte de Zeus inéluctable. Elle ne pouvait se dérober.

Tout au début, elle avait trouvé ses bras presque glacés mais désormais, sous l'effet sans doute d'une fièvre mystérieuse, ils l'enlaçaient d'une tiédeur ensorceleuse.

Alors il la souleva et la fit basculer sur le lit. Une simple caresse et, frémissante d'impatience, elle s'ouvrit à lui. Il la couvrit de son corps puissant et entra en elle, aurolé d'éclairs qui déchiraient l'obscurité au rythme sourd des roulements de tonnerre accompagnant la houle de ses reins. Délicieusement possédée par une force surhumaine, elle avait l'impression d'être seule sur un sommet balayé par les vents, cernée par des ailes battantes et prise au piège d'un grand anneau de feu, prisonnière consentante et ravie d'une créature mythique qui la comblait d'extase dans un irréel baiser.

Soudain, tout fut fini, tout s'évanouit, tout disparut et elle fut seule comme si rien ne s'était passé, ou du moins, il y a très longtemps, rêve fugitif qui s'estompait déjà. Elle se releva sur le lit vide, se sentit toute petite, abandonnée. Pourtant Zeus était encore là, absent et présent devant elle, immense, inaccessible. Une fois encore il se pencha vers elle, l'effleura avec une infinie tendresse et s'évanouit.

Léda ouvrit les yeux. À ses côtés, Tyndare dormait profondément. Avait-elle seulement quitté son lit ? La peau de son mari était tiède, sa chevelure répandue sur l'oreiller dépourvue de la moindre étincelle, de la moindre lueur. Avait-elle donc rêvé ?

À ce moment précis, un long et sourd frémissement du sol troublant le silence de la nuit répondit à Léda : le Dieu ne l'abandonnait pas. Aussi longtemps désormais qu'elle res-

terait l'épouse de Tyndare, jamais plus elle ne pourrait lever les yeux sur lui sans attendre et espérer dans son regard le signe divin venu d'ailleurs qu'elle avait vu ce soir et qui ne la quitterait plus.



## II

La reine Hécube ne s'éloignait jamais des remparts de Troie sans jeter un regard de fierté sur l'imposante ville fortifiée dominant de ses hautes terrasses la plaine abreuvée par les eaux vertes et généreuses du Scamandre, se perdant au lointain dans l'azur illimité de la mer. Et elle s'émerveillait toujours de la bonté des Dieux qui avaient fait d'elle-même et de Priam, son époux, les souverains heureux d'une si belle cité.

Le prince Hector, leur fils, promis au trône à la suite de son père, ses frères et ses sœurs hériteraient un jour de la ville et des terres qui l'entouraient à perte de vue.

Même si l'enfant qu'elle allait bientôt mettre au monde était une fille, Priam n'aurait guère lieu de se plaindre. Hector avait sept ans ; il était désormais en âge d'apprendre le maniement des armes. Sa première armure venait d'être commandée au forgeron de la maison royale. Quant à sa sœur Polyxène, de trois ans sa cadette, elle serait un jour très belle avec ses longs cheveux de cuivre qu'elle tenait de sa mère. Bientôt, elle serait tout aussi précieuse à la dynastie que n'importe quel garçon. En la mariant à quelque roi rival, Priam pourrait ainsi sceller des alliances aussi solides que bénéfiques. Un roi, elle le savait, se devait d'avoir une abondante progéniture. Les autres femmes du palais lui avaient donc donné de nombreux fils et quelques filles. Mais en tant que reine et première épouse, c'est à elle, à elle seule,

Hécube, qu'incombait la responsabilité de la crèche royale, son devoir – ou plutôt son privilège – consistant à régir l'éducation de tous les enfants de son roi, quelles que fussent leurs mères.

Belle femme au port altier et de haute stature, sa chevelure retombant sur sa nuque en longues boucles d'un roux très flamboyant, la reine marchait comme la Déesse Héra, portant fièrement l'enfant qui allait bientôt naître, vêtue comme il seyait aux grandes dames de Troie, d'une longue robe à volants multicolores et d'un corsage échancré. Sur sa gorge brillait un lourd collier d'or.

Tandis qu'elle remontait une ruelle proche de la place du marché, une femme du peuple basanée portant un péplos<sup>1</sup> grossier de lin brun tendit soudain la main vers elle pour effleurer son ventre.

— Bénis-moi, ô ma reine ! murmura-t-elle, baissant la tête, effrayée soudain de sa témérité.

— Je n'ai pas ce pouvoir, ma fille, répondit Hécube, mais à travers moi, la Déesse te bénit.

En imposant les mains, elle sentit en effet s'étendre au-dessus d'elle l'ombre de la divinité, et sa soudaine transfiguration fit naître chez la femme une lueur de respect émerveillé.

— Puisses-tu donner à notre ville de nombreux enfants, poursuivit gravement la reine, et me bénir, toi aussi.

Stupéfiée la brave femme leva les yeux sur sa souveraine, ou plutôt sur la Déesse qui avait pris son apparence.

— Ô ma reine, souffla-t-elle. Puisse la gloire du prince que tu portes surpasser celle d'Hector lui-même !

— Qu'il en soit ainsi, si la Déesse le veut, murmura Hécube réprimant malgré elle un frisson de mauvais augure, comme si la bénédiction de la femme se teintait mystérieusement d'une vague menace. Comme elle pâissait, sa suivante s'approcha :

---

1. *Péplos* : ample tunique, robe droite (N.d.T.).

— Vous sentez-vous mal, Majesté ? Les premières douleurs peut-être ?

Le trouble de la reine était tel qu'elle se demanda un instant si le frisson glacé qui l'avait transpercée ne marquait pas effectivement l'imminence de l'accouchement. Mais elle se reprit vite.

— Je ne sais pas, répondit-elle. C'est possible.

— Rentrons au palais dans ce cas. Il faut prévenir le roi.

Hécube hésita. Elle n'avait aucune envie de réintégrer l'acropole<sup>1</sup> ; mais si elle était réellement sur le point d'accoucher, il était de son devoir – non seulement envers l'enfant et son mari, mais aussi envers le roi et le peuple de Troie tout entier – de préserver le prince ou la princesse qu'elle allait mettre au monde.

— C'est bon, fit-elle enfin en faisant demi-tour. Tu as raison. Retournons au palais.

Elles rentrèrent doucement, encerclées par une foule de femmes et d'enfants réclamant eux aussi sa bénédiction. Depuis que sa grossesse était visible, tous voulaient recevoir d'elle le don de fécondité, certains que leur reine avait comme la Déesse le pouvoir de la leur accorder.

Passant sous les deux lionnes de pierre qui surmontaient les lourdes portes du palais de Priam, l'escorte improvisée des quémandeurs se disloqua et les deux femmes purent paisiblement traverser l'immense cour d'honneur où les soldats du roi s'exerçaient au maniement des armes.

Hécube d'un œil distrait observa les soldats qui s'affrontaient deux par deux avec des armes mouchetées. Dans ce domaine, on n'avait guère à lui apprendre. Elle en savait aussi long que n'importe lequel de ces hommes, ayant été élevée parmi les Amazones, ces farouches guerrières qui montaient à cheval et s'entraînaient comme les mâles au maniement de la pique et du glaive. Un jour peut-être reprendrait-elle les armes, bien qu'à Troie un tel usage ne fût de mise.

---

1. *Acropole* : partie supérieure de la ville, presque toujours fortifiée (N.d.T.).

Certes Priam l'avait autorisée un temps à s'exercer avec ses guerriers, mais ce privilège lui avait été enlevé aussitôt qu'elle s'était trouvée enceinte d'Hector. En vain, avait-elle tenté de lui expliquer alors que les femmes de sa tribu continuaient de chevaucher et de se battre jusqu'aux tout derniers jours de leur grossesse. Priam était demeuré inflexible.

De leur côté, les sages-femmes affirmaient que le seul fait de prendre en main une arme nuirait terriblement à l'enfant à venir, tout autant qu'à sa détentrice. Au contact d'une femme, et à plus forte raison d'une femme enceinte, une arme perdait toute sa puissance selon elles, superstition d'une remarquable stupidité aux yeux d'Hécube, les hommes en fait s'ingéniant à ne point reconnaître qu'une femme était capable de se défendre elle-même.

— Mais tu n'as nul besoin de te défendre toi-même, ma chère épouse, répétait à l'envi le roi. Quel homme serais-je donc si j'étais incapable de protéger ma femme et mes enfants ?

Que répondre à cela ? Hécube s'était résignée et n'avait plus dès lors touché une arme.

Franchissant le seuil du vestibule, la reine retrouva non sans plaisir la douce fraîcheur qui baignait le palais, traversa avec sa suivante plusieurs galeries dallées de marbre, troublant le silence des lieux du seul frôlement de sa robe, ponctué par les pas étouffés de la femme qui marchait derrière elle.

Lorsqu'elles entrèrent dans ses appartements inondés de soleil – elle préférait laisser toujours les rideaux ouverts –, les chambrières étaient en train d'étendre des draps. Elles s'interrompirent pour la saluer.

— La reine entre en couches, annonça la suivante. Qu'on appelle la sage-femme royale.

— Non, qu'on attende un peu, fit Hécube d'une voix douce mais ferme, mettant un terme aux exclamations ravies des caméristes. Rien ne presse. J'ai ressenti, il est vrai, un malaise singulier, mais fugitif. Rien n'est encore sûr.



— Majesté, ne vaut-il pas mieux, dans l'incertitude, être fixé ? insista la suivante.

La reine finit par se laisser convaincre. Si elle était en couches, elle le saurait bientôt ; si elle ne l'était pas, parler avec la sage-femme ne lui ferait pas de mal.

Sous le soleil déclinant, Hécube passa donc la soirée chez elle, aidant ses femmes à plier et ranger les draps propres. Au crépuscule, Priam lui fit savoir qu'il était retenu et ne pourrait souper avec elle. La reine, ajoutait-il, pouvait même se coucher sans l'attendre.

Cinq ans plus tôt, songea-t-elle, cette nouvelle l'eût consternée : trouver le sommeil sans se réfugier dans ses bras vigoureux eût été inconcevable. Désormais et sans doute plus encore maintenant qu'elle était sur le point d'accoucher, ne pas devoir partager sa couche lui était plutôt agréable. Mieux, l'idée qu'il pût passer la nuit dans les bras d'une autre, peut-être la mère d'un de ses fils, ne la troublait même plus. Un roi devait avoir de nombreux rejetons. D'ailleurs, elle le sentait, elle n'entrerait pas en couches cette nuit. Elle appela donc ses femmes pour le cérémonial du coucher, prit une collation légère et se mit au lit. Avant de s'endormir, la dernière image qui lui traversa l'esprit fut celle de la femme qui l'avait abordée dans la rue pour lui demander sa bénédiction.

Peu après minuit, le garde qui somnolait devant ses appartements fut réveillé en sursaut. Un cri déchirant trouait le silence et se répercutait dans le palais tout entier. D'un bond, il se leva et appela les femmes d'Hécube. L'une d'elles, tout ensommeillée, apparut aussitôt.

— Que se passe-t-il ? balbutia-t-il tout effrayé. La reine se sent-elle mal ?

— Un mauvais présage ! cria une femme ouvrant la porte de la chambre. Le plus terrible des songes... !

La silhouette de la reine se dessinait sur le seuil.

— Au feu ! Au feu !... répétait-elle d'une voix rauque et angoissée, les deux bras en avant, comme pour se protéger d'une vision horrible.

Éberlué, le garde contemplait la reine d'ordinaire si altière. Ses longs cheveux cuivrés défaits tombaient en désordre sur ses reins ; sa tunique de nuit avait glissé sur son épaule et dévoilait son buste sculptural. Au rythme de sa respiration saccadée son visage reflétait tour à tour l'épouvante, l'incrédulité, la folie. Puis il redevenait majestueux, souverain pour donner à nouveau les signes du désarroi le plus complet.

— C'est sûrement un songe, haleta enfin la reine d'une voix à peine audible. Le feu, j'ai rêvé qu'il y avait le feu partout.

— Parle, ô ma reine, implora sa suivante, l'aidant à regagner sa couche, et toi sors sur-le-champ ! gronda-t-elle à l'adresse du garde. Tu n'as plus rien à faire ici.

— Il est au nom du roi de mon devoir d'assurer la sécurité de la reine, rétorqua fermement celui-ci, ayant recouvré son sang-froid.

— Il suffit ! intervint Hécube d'une voix frémissante. Garde, tu peux aller ! Tout cela n'était rien d'autre qu'un rêve. Va ! Le feu n'est nulle part.

— Faisons venir une prêtresse du temple, insista l'une des femmes qui s'empressaient autour de la reine. Nous devons à tout prix savoir quel péril menace !

Un bruit de pas décidé frappant les dalles de la galerie fit tourner toutes les têtes. Le roi, entouré de quelques serviteurs, faisait irruption dans la pièce. La trentaine, de haute taille et solidement bâti, il avait les cheveux noirs et bouclés, portait une barbe soigneusement taillée. Invoquant tous les Dieux et Déesses, il demanda qu'on lui explique les raisons du tumulte soudain qui agitait le palais.

— Majesté... commença l'une des servantes reculant au fur et à mesure qu'il s'avavançait dans la pièce.

— Eh bien que se passe-t-il, tonna-t-il avec impatience. La reine baissa les yeux.

— Mon roi, je... je suis à l'origine de ce désordre. Je viens d'avoir un songe de bien mauvais augure...

Priam fit signe à une suivante.

— Cours vite t'assurer que tout est calme chez les enfants royaux, ordonna-t-il.

La suivante s'exécuta. Le roi était d'ordinaire calme mais nul ne devait le contrarier quand, d'aventure, il perdait son sang-froid.

— Toi, lança-t-il au garde figé au garde-à-vous près de la porte, rends-toi immédiatement au temple. Annonce que la reine a fait un mauvais songe et qu'elle désire qu'une prêtresse vienne sur-le-champ l'interpréter. Va !

Se tournant vers Hécube, Priam s'approcha...

— Ma reine, es-tu bien sûre que ce n'était qu'un rêve ? interrogea-t-il doucement.

— Rien de plus, mon époux, rien de plus, acquiesça-t-elle réprimant un frisson.

— Raconte-moi ta vision, mon amour, demanda-t-il d'une voix apaisante, la ramenant vers le grand lit de bois sculpté, incrusté d'or et d'ivoire.

Hécube s'allongea. Il s'assit auprès d'elle, posa sa main puissante sur les doigts effilés de son épouse.

— Je suis... je suis confuse d'avoir réveillé tout le monde pour un simple cauchemar...

— Il ne faut pas, reprit Priam fermement. Ce songe, peut-être, t'a été envoyé par un Dieu qui te veut – ou me veut – du mal ? Peut-être est-il aussi l'œuvre d'un Dieu bienveillant qui veut nous avertir d'un désastre imminent ? Allons, ma douce aimée, dis-moi sans crainte tout ce que tu as vu.

— C'était... J'ai rêvé... commença Hécube respirant profondément pour tenter de chasser sa peur. J'ai rêvé que notre enfant – un fils – était né. Puis je regardais les femmes le langer, un Dieu entraît tout à coup dans la chambre...

— Quel Dieu ? interrompit le roi. Sous quelle forme ?

— Je l'ignore, poursuivit la reine. Je sais si peu de chose de l'Olympe et des Dieux. Ce dont je suis certaine en tout cas, c'est de n'avoir jamais offensé l'un d'entre eux.

— Décris-le-moi, insista Priam. Était-il jeune, était-il vieux ?

— C'était un tout jeune homme, imberbe, ayant à peine six ou sept ans de plus que notre Hector.

— C'était sans doute Hermès, le messager des Dieux...

— Un Dieu étranger ? Pourquoi serait-il donc venu à moi ?

— Il ne nous appartient pas de connaître les desseins de nos Dieux. Comment les saurais-je moi-même ? Allons, continue, je t'en prie.

— Ensuite, reprit la reine d'une voix incertaine, Hermès ou un autre peut-être s'est penché sur le berceau et a pris l'enfant dans ses bras...

Très pâle, le front perlé de sueur, Hécube poussa un long soupir et s'efforça d'affermir sa voix.

— Ce n'était pas un nouveau-né, mais... un tout jeune garçon nu qui brûlait... Oui, il était en feu, il brûlait comme une torche ! Le Dieu l'a posé à mes pieds et s'est mis à arpen-ter le sol, mettant le feu partout où il passait. Les flammes, des flammes immenses, ont envahi le palais et la ville...

En larmes, elle s'interrompit à nouveau.

— Oh ! Dieux de l'Olympe ! s'exclama-t-elle. Quel est votre message ?

Priam serra plus fort la main de son épouse.

— Dans mon rêve, poursuivit Hécube en sanglotant, l'enfant marchait devant le Dieu... Il courait, il courait à travers le palais, et tout brûlait sur son passage. Torche humaine, il franchissait les remparts, descendait vers la ville. Je voyais tout de la terrasse ; il brûlait toujours, propageant l'incendie à chacun de ses pas, embrasant la cité tout entière de l'acropole au port... La mer elle-même devenait une nappe de feu...

— Que Poséidon nous protège ! murmura Priam. Quel terrible présage... pour Troie et pour nous tous !

C'est alors qu'apparut, vêtue d'une longue tunique couleur safran, la prêtresse.

— Paix à tous ceux qui vivent en ce palais, dit-elle, posant un regard serein sur les époux royaux. Ô roi et reine de Troie, réjouissez-vous ! Mon nom est Sarmato. Je vous

apporte protection et bénédiction de la Déesse. Qu'attendez-vous de moi ?

Elle s'avança vers le lit. Grande et vigoureuse, elle était sans doute encore en âge de porter des enfants, même si sa chevelure noire commençait çà et là à se strier de gris. Elle adressa un sourire à Hécube.

— Je vois, ô ma reine, que la Mère Éternelle t'a déjà honorée. Entres-tu en couches présentement, ou bien es-tu malade ?

— Ma santé n'est pas en cause, répondit Hécube. Personne ne t'a donc avertie ? Un Dieu m'a envoyé un songe de très mauvais augure.

— Un songe funeste ? s'étonna Sarmato calmement. Les Dieux pourtant ne nous veulent que du bien. Tu peux parler sans la moindre inquiétude.

Hécube s'exécuta, toute frissonnante encore de terreur.

La prêtresse l'écouta gravement, puis le récit de la reine terminé, demanda :

— Es-tu sûre qu'il n'y avait rien d'autre ?

Comme Hécube secouait négativement la tête, Sarmato extirpa sans rien dire une petite poignée de galets d'une poche accrochée à sa ceinture. Puis elle s'agenouilla sur les dalles de marbre et les jeta devant elle comme des osselets. Ayant attentivement étudié leur disposition sur le sol, elle répéta l'opération à trois reprises et les réempocha d'un air sombre.

— Le messager des Dieux a parlé, déclara-t-elle enfin, levant les yeux sur la souveraine. Le fils que tu vas mettre au monde est porteur d'une malédiction qui détruira la ville de Troie.

La reine sentit le sang se glacer dans ses veines. Incapable de parler, elle agrippa les doigts de son époux.

— N'y a-t-il rien à faire pour conjurer cette affreuse destinée ? interrogea d'une voix sans timbre Priam.

La prêtresse eut un geste d'impuissance.

— En voulant conjurer le sort, les hommes ont bien souvent tendance à le favoriser. Les Dieux lancent un avertissement, mais n'indiquent nullement la manière d'éviter la malédiction. Sans doute est-il plus sage de ne pas entraver leurs desseins.

Le roi de Troie garda un instant le silence, puis, le visage fermé, il murmura :

— À sa naissance, l'enfant sera donc exposé<sup>1</sup>.

Un cri déchirant lui répondit :

— Non... non, c'est impossible, gémit la reine. Ce n'était qu'un rêve, un simple rêve...

— Plus qu'un rêve. Un avertissement d'Hermès, interrompit gravement son époux. Aussitôt né, je le veux, cet enfant sera exposé. Nous ne pouvons nous dérober. J'ai dit. Qu'il en soit ainsi !

Fondant en larmes, Hécube s'effondra sur sa couche.

Le roi s'était levé.

— Ma reine, je donnerais mon royaume pour t'éviter cette cruelle épreuve, ajouta-t-il tendrement. Hélas ! Je ne puis, tu le sais, braver les Dieux.

— Les Dieux ! s'écria frénétiquement Hécube. Mais qui sont-ils ? Des Dieux obligeant les mortels à la suite d'un songe à sacrifier un enfant innocent avant même qu'il soit venu au monde ? Un enfant appartient uniquement à sa mère. À personne d'autre ! C'est elle qui le porte en son sein pendant près d'une année, elle qui lui donne le jour, elle seule donc qui a le droit de décider de son sort, refusant si elle le veut de l'allaiter, de l'élever. Mais un homme ! Quel droit peut donc avoir un homme sur lui ?

— Le droit d'un père, trancha solennellement Priam. Je suis le maître. Tout se passera comme je l'ai décidé. Incline-toi, ma femme !

— Tu n'en as pas le droit ! s'emporta Hécube avec véhémence. Je suis une citoyenne libre, une reine, pas une de tes esclaves ou de tes concubines !

En son for intérieur, hélas, elle savait déjà que le roi aurait le dernier mot. En acceptant de l'épouser, elle avait renoncé à ses droits pour se soumettre à lui.

---

1. *Exposition* : coutume qui consistait à abandonner un nouveau-né aux bêtes sauvages dans une région déserte (N.d.T.).

Priam d'ailleurs restait de marbre. Il tendit une pièce d'or à la prêtresse, salua d'un geste souverain et quitta aussitôt la chambre.

Trois jours plus tard, la reine entra en couches et donna naissance à des jumeaux : un fils et une fille, semblables à deux boutons de rose poussés côte à côte sur la même tige. Malgré leur taille minuscule – la tête du garçon tenait tout entière dans la paume d'Hécube – tous deux étaient en bonne santé et s'étaient mis dès leur venue au monde à s'époumoner de concert.

— Regarde-le, lança Hécube au roi accouru à l'annonce de l'événement. Il est à peine plus grand qu'un chaton ! Crois-tu possible qu'un Dieu nous l'ait véritablement envoyé pour détruire notre ville ?

— On peut, en tout cas, en douter, admit Priam ému malgré lui. Le sang royal, il est vrai, est sacré. Cet enfant est le fils du roi de Troie...

Il n'acheva pas sa phrase et resta un moment dans l'expectative.

— Peut-être, reprit-il enfin, suffirait-il qu'il soit élevé loin de la ville. Je connais sur le mont Ida un vieux berger qui m'a toujours très fidèlement servi. Eh bien, soit ! C'est lui qui s'occupera de cet enfant. Es-tu satisfaite, ma reine ?

Hécube savait qu'elle n'avait pas le choix : si elle refusait l'offre du roi, son fils serait livré aux forces de la nature et il était si petit, si frêle, qu'il ne pourrait survivre.

— Au nom de la Déesse, soupira-t-elle, résignée, et puisque tu le veux, qu'il en soit ainsi...

Les larmes aux yeux, elle tendit le nourrisson à Priam. Peu habitué à tenir un bébé, il le prit gauchement dans ses bras.

— Bonjour à toi, mon fils, dit-il simplement, le regardant longuement dans les yeux.

Hécube retint en elle un soupir de triomphe et de soulagement. Une fois son fils officiellement reconnu, un père ne pouvait plus ni le tuer ni l'exposer.

Hector et Polyxène, conviés eux aussi à venir voir les nouveau-nés, entrèrent dans la pièce en battant des mains.

— Père, père, demanda Hector tout excité, quel nom vas-tu donner à mon frère ?

Priam réfléchit un instant :

— Alexandre, déclara-t-il enfin. Et pour ma fille, eh bien... Alexandra.

Laissant les bébés à leur mère, le roi sortit alors avec Hector.

Hécube souriait. Elle tenait dans ses bras le tout petit garçon aux cheveux noirs.

Elle allait donc le perdre mais au moins vivrait-il. Oui, son fils vivrait. Et puis il lui restait sa fille, Alexandra, qu'elle appellerait d'ailleurs, décida-t-elle, Cassandre.

La sœur d'Hector qui était restée dans la chambre avec les servantes de la reine, s'approcha du lit où sa mère était étendue.

— Comment trouves-tu ta petite sœur, ma chérie ? lui demanda Hécube. L'aimes-tu ?

— Pas beaucoup, répondit Polyxène. Elle n'est pas belle et toute rouge. Ma poupée est bien plus jolie.

— Tous les bébés sont comme ça à leur naissance, expliqua la reine doucement. Toi-même, tu étais pareille. Aussi rouge, aussi laide. Mais bientôt, tu verras, elle deviendra aussi jolie que toi.

La fillette fit la moue.

— Mère, pourquoi as-tu une autre fille ? Tu m'avais déjà, moi ?

— Ma chérie, avoir une fille est merveilleux. En avoir deux est encore plus beau.

— Père, pourtant, a dit qu'il valait mieux n'avoir qu'un fils plutôt que deux... répliqua la fillette qui s'éloigna en sautillant.

Le vœu émis par la femme du peuple qui avait demandé sa bénédiction dans la rue revint alors à l'esprit d'Hécube. Dans la tribu où elle avait grandi, les jumeaux n'étaient-ils pas considérés comme une malédiction et systématiquement



mis à mort ? Si elle était restée parmi les Amazones, ses deux enfants auraient certainement été immolés sous ses yeux.

Comme il était difficile de se soustraire aux superstitions qui avaient bercé sa jeunesse ! Pourquoi donc, telle une femelle qui met bas sa portée, avait-elle donné naissance à deux enfants à la fois ? Les femmes de sa tribu se montraient dans ce cas implacables. Or, elle le savait bien maintenant, la véritable raison du sacrifice des jumeaux dans les tribus nomades, était en fait qu'il était impossible à une femme d'allaiter deux enfants à la fois.

À Troie, cependant, les nourrices étaient légion... Mais à quoi servait-il d'échafauder des hypothèses, de se bercer d'illusions ? Priam avait décidé du sort de son fils : elle ne le verrait plus, mais il ne mourrait pas ! Lui restait aussi, dans son infortune, grâce à la bienveillance de la Déesse, sa fille qu'elle gardait auprès d'elle.

— Le roi est fou ! chuchota l'une de ses servantes, pensant qu'on ne pouvait l'entendre. Écarter un fils au profit d'une fille est un acte insensé.



### III

Se reflétant sur la mer scintillante et les murs blanchis de la ville, la lumière du soleil était aveuglante. Les yeux plissés dans l'éblouissante clarté, Cassandre tira légèrement sur la manche de la robe de la reine Hécube.

— Mère, pourquoi allons-nous au temple aujourd'hui ? demanda-t-elle.

En son for intérieur, la réponse d'ailleurs ne lui importait guère. Il était si rare qu'on lui permît de sortir du gynécée, encore plus rare qu'on la laissât s'aventurer hors du palais. Quelle que pût être leur destination, l'excursion était donc bienvenue.

— Nous allons prier toutes les deux pour que l'enfant que je vais mettre au monde cet hiver soit un fils, répondit doucement Hécube.

— Pourquoi, Mère ? Tu en as déjà un. Je croyais que tu voulais plutôt une autre fille. Avec moi et Polyxène, ça ne fait que deux. Je préférerais, moi, avoir une petite sœur.

— Je sais, fit la reine en souriant, mais ton père, lui, désire un autre fils. Les hommes veulent toujours avoir des fils pour en faire des soldats et défendre leur ville.

— Mère, il n'y a pas de guerre ?

— Non, pas pour l'instant. Mais quand une cité est aussi prospère, aussi riche que Troie, il faut être toujours prêt à se défendre.

— Mais si j'avais une autre sœur, elle pourrait devenir une guerrière comme toi quand tu étais jeune, apprendre à manier les armes et défendre la ville aussi bien que les hommes. Polyxène ne veut pas mais moi, j'aimerais bien être une guerrière. Comme toi, Mère !

— J'en suis certaine, Cassandre. Mais à Troie, tu vois, ce n'est pas la tradition.

— Pourquoi ?

— Il n'y a pas de pourquoi. Les traditions sont ce qu'elles sont, un point c'est tout. Elles n'ont besoin d'aucune explication.

Cassandre considéra sa mère d'un œil non convaincu mais se garda bien d'insister. Mieux valait ne pas la contrarier lorsqu'elle lui parlait sur ce ton. D'ailleurs, sa mère était la plus noble, la plus grande, la plus belle femme du monde. Elle devinait pourtant qu'elle ne pouvait, malgré tout, partager l'omniscience de la Déesse.

— Parle-moi de l'époque où tu étais une guerrière, Mère, demanda la petite fille revenant à la charge.

— Je faisais partie d'une tribu nomade de cavalières.

Hécube parlait toujours volontiers de sa jeunesse, Cassandre le savait, et cela surtout depuis qu'elle était enceinte.

— Nos pères et nos frères sont également des cavaliers, reprit la reine. Ils sont tous très valeureux.

— Ce sont aussi des guerriers ?

— Non, mon enfant. Dans nos tribus, ce sont les femmes qui font la guerre. Les hommes, de leur côté, pratiquent la magie et l'art de guérir. Ils détiennent nombre de secrets sur les herbes et les plantes.

— Quand je serai plus grande, pourrai-je aller vivre avec eux ?

— Avec les Centaures<sup>1</sup> ? Sûrement pas. Une femme ne doit pas vivre avec eux.

---

1. Peuplades primitives des montagnes de Thessalie. Les Centaures sont devenus plus tard, dans la légende, des êtres fabuleux, moitié hommes, moitié chevaux.

— Je voulais parler de ta tribu, celle des cavalières.

— Je ne pense pas que ton père verrait cela d'un très bon œil, répondit Hécube, songeant néanmoins que sa fille eût tout à fait tenu son rang chez les Amazones. Enfin, peut-être pourrions-nous le décider un jour. Là-bas, il te faudrait apprendre à monter à cheval et à manier les armes.

Prenant la petite main de sa fille dans la sienne, elle se dit avec amusement qu'elle ne ressemblait guère à une main de guerrière.

— Quel est ce temple, tout là-haut ? demanda alors Cassandre en désignant du doigt un bâtiment immaculé qui resplendissait au soleil et dominait toute la ville.

— C'est le temple de Pallas Athéna, la plus grande des Déesses du peuple de ton père, murmura Hécube.

— Est-ce la même que la Mère Éternelle, celle que tu appelles Gaïa ?

— Toutes les Déesses ne sont qu'une, tous les Dieux ne sont qu'un. Mais ils se montrent aux hommes sous des aspects divers selon les époques et les lieux. Ici, à Troie, Pallas Athéna est la Déesse Vierge. Son sanctuaire, gardé par ses vierges, abrite l'objet le plus sacré du royaume : on l'appelle le Palladion.

Hécube marqua un temps d'arrêt, mais Cassandre, sachant que sa mère n'avait pas fini, demeura bouche cousue.

— On raconte que dans sa jeunesse, continua Hécube, la Déesse Athéna avait sur terre une amie, la Libyenne Pallas. Lorsque celle-ci mourut, Athéna en éprouva un tel chagrin qu'elle ajouta au sien le nom de la défunte qui devint ainsi Pallas Athéna. Elle façonna aussi une statue à son image qu'elle plaça dans le temple de Zeus, sur le mont Olympe. Or, à cette époque-là, Érechthée, qui était roi de Crète – et l'ancêtre de ton père –, avait un magnifique troupeau de mille bovins. Borée, le fils du Vent du Nord, adorait ces bêtes et leur rendit un jour visite sous la forme d'un grand taureau blanc. C'est ainsi que ces bêtes sacrées devinrent les Dieux-taureaux de Crète.

— Ainsi, les rois de Crète sont nos ancêtres ? observa Cassandre. Je ne savais pas.

— Il y a encore beaucoup de choses que tu ne sais pas.

Cassandre retint son souffle, et sa mère reprit le cours de son récit.

— Ilos, le fils d'Érechtée, débarqua un jour sur cette côte et participa aux Jeux sacrés qui s'y déroulaient. Il en sortit vainqueur et reçut en récompense cinquante jeunes hommes et cinquante vierges. Plutôt que de les prendre pour esclaves, il annonça son intention de les affranchir et de fonder avec eux une grande cité. Selon la volonté des Dieux, il affréta un navire et fit des sacrifices au Vent du Nord pour qu'il le guide vers l'endroit le plus propice pour bâtir sa ville, qu'il désirait baptiser Ilion, l'autre nom de notre ville de Troie.

— Et c'est le Vent du Nord qui l'a poussé jusqu'ici ?

— Non. Son navire a été repoussé vers la côte par un tourbillon. Quand il arriva près de l'embouchure de notre Scamandre, les Dieux lui envoyèrent une génisse magnifique, fille de Borée. Ilos entendit alors une voix lui ordonner : « Suis cet animal ! Suis-le ! Là où il se couchera, tu fonderas ta ville ! » Et la génisse s'avança jusqu'à la berge du Scamandre et s'y coucha. C'est donc là que Troie est née. Une nuit, un peu plus tard, Ilos fut tiré de son sommeil par une autre voix immortelle qui lui dit : « Regarde, préserve cette idole que je te donne. Aussi longtemps que Pallas demeurera en cette ville, Troie ne pourra être détruite. » Ouvrant les yeux, il aperçut alors devant lui la statue de Pallas, une quenouille dans une main et dans l'autre une lance à l'image d'Athéna elle-même. Aussi Ilos commença-t-il par bâtir un temple, ce temple que tu vois sur la plus haute terrasse, et il le dédia à Athéna. Issue de l'Olympe et vénérée même parmi les adorateurs du Dieu de la Foudre et du Tonnerre, Athéna était une nouvelle incarnation de la Déesse, et Ilos en fit la protectrice de la ville. C'est elle qui nous a enseigné l'art de tisser ; c'est elle qui nous a fait don de la vigne et des oliviers, du vin et de l'huile.

— Mais ce n'est pas au temple d'Athéna que nous allons aujourd'hui, Mère ?

— Non, mon enfant, bien que je doive bientôt l'honorer de sacrifices, car elle est aussi la protectrice des naissances. Aujourd'hui, nous rendons visite au Dieu Soleil, Apollon, qui est aussi le Dieu des Oracles. En tuant Python, la Déesse du Monde souterrain, gardienne des Oracles, Apollon a pris sa place.

— Mère, je ne comprends pas, s'étonna Cassandre. Si Python était une Déesse, comment a-t-elle pu être tuée ?

— Oh... tu sais, fit Hécube commençant à gravir les premières marches de l'escalier taillé à flanc de colline, le Dieu Soleil est tellement plus puissant que toutes les autres DéesSES...

Voulant souffler un peu sur les marches, la fillette s'arrêta un instant et se retourna. Elle était si haut maintenant, dominant toute la ville, qu'elle aperçut au-delà des remparts les deux fleuves argentés qui traversaient la plaine et se rejoignaient pour se jeter ensemble dans la mer.

L'espace d'un instant, il lui sembla que la surface de l'eau se couvrait subitement d'ombres, d'une multitude de vaisseaux dansant sur la crête des vagues.

— Oh, les navires de mon père ! s'écria-t-elle en ouvrant de grands yeux.

Hécube se retourna.

— Quels navires ? Il n'y a pas de navires. Tu rêves, mon enfant !

— Mais non, Mère, regarde, regarde celui-là et sa grande voile grise... Tiens, je ne les vois plus, où sont-ils ? Ils se cachent dans les reflets du soleil...

Ses yeux lui faisaient mal et les bateaux avaient disparu. L'air lui semblait porteur d'une clarté irréelle, comme si un voile translucide venait de s'ouvrir soudain sur un autre monde, étrange impression qu'elle éprouvait pour la première fois. Sans qu'elle eût pu l'expliquer, elle sentait en effet que les navires qu'elle avait aperçus existaient bel et bien, qu'elle les reverrait peut-être un jour. Étant encore à l'âge

où l'insolite et le merveilleux font partie intégrante de l'univers des enfants, la petite ne s'étonna donc pas outre mesure de l'incident. L'apparition quitta même son esprit aussi vite qu'elle était venue. Elle rattrapa sa mère qui l'avait légèrement devancée et reprit avec elle son ascension.

Le temple d'Apollon, Dieu du Soleil, se dressait à mi-hauteur de la colline sur les flancs de laquelle avait été construite la vaste cité d'Ilion. Seulement dominé par l'imposant sanctuaire de Pallas Athéna qui se découpait bien plus haut, il constituait sans nul doute le plus beau de tous les temples de la cité, arborant une magnifique façade de marbre blanc, au fronton soutenu par d'impressionnantes colonnades. Ainsi qu'on l'avait maintes fois raconté à Cassandre, ses fondations étaient l'œuvre des Titans intervenue bien avant la naissance du plus vieil habitant de la ville. Sa blancheur était si éclatante que la fillette dut mettre sa main en visière sur ses yeux, comme tous ceux qui venaient à cette heure contempler la demeure du Dieu de la Lumière.

Toutes deux parvenues sur son esplanade, elles franchirent ensuite le majestueux portique qui menait au sanctuaire, pénétrèrent dans un ample vestibule, reconnues bientôt par quelques prêtres et serviteurs qui les saluèrent respectueusement.

— Bienvenue, Majesté, dit l'un d'eux. Et bienvenue à toi, petite princesse. Voulez-vous vous asseoir un instant en attendant que vienne la prêtresse ?

La reine ayant accepté simplement, on les mena vers un banc de marbre blanc que dominait une longue fresque marine. Cassandre s'assit sagement à côté de sa mère, ravie de pouvoir savourer avec elle un peu de fraîcheur, inspectant des yeux la salle où elle se trouvait, cherchant à découvrir en quoi la demeure d'un Dieu pouvait bien différer de celle d'un roi, se demandant aussi si l'Immortel avait une chambre, s'il dormait, s'il se lavait. Voulant poursuivre la découverte des lieux, elle demanda à sa mère la permission de se lever, glissa un coup d'œil dans la salle suivante, comprit aussitôt qu'elle se trouvait dans le sanctuaire du Dieu.



Il était là en effet, si réel, si présent que Cassandre mit un moment à comprendre qu'elle avait devant elle une statue. Légèrement plus grand que nature, le maintien un peu raide, un sourire à la fois distant et bienveillant aux lèvres, il semblait l'inviter à venir plus près. Fascinée par son regard, Cassandre s'avança de quelques pas jusqu'au piédestal de l'idole, eut un instant l'impression qu'il lui parlait normalement, puis réalisa qu'il s'agissait d'une voix intérieure.

« *Cassandre*, demanda la voix profonde, *Cassandre*, *veux-tu devenir ma prêtresse ?*

— Le veux-tu, Dieu Apollon ? souffla-t-elle sans trop savoir si ses lèvres avaient vraiment bougé.

— *Oui, je le veux. C'est moi qui t'ai appelée ici.*

— Dieu Apollon, je ne suis qu'une enfant, je n'ai pas encore l'âge de quitter la maison de mon père.

— *Il suffit pour l'instant que tu te souviennes m'avoir aujourd'hui donné ta parole. Le jour venu, tu seras mienne. »*

D'infimes particules de poussière dansaient dans le soleil couchant. D'un seul coup elles se rassemblèrent en un fulgurant rayon d'or qui descendit sur Cassandre et l'enveloppa de la chaleur du Dieu. Puis tout redevint normal. La petite fille n'avait plus face à elle qu'une statue inerte, sans vie.

Accompagnée de la prêtresse, sa mère était à ses côtés.

Cassandre lui prit la main.

— Tout va bien, lui chuchota-t-elle. Le Dieu m'a dit qu'il te donnerait ce que tu es venue lui demander.

En vérité, elle ne se rappelait pas qu'Apollon lui eût tenu de tels propos, mais elle *savait* pourtant que sa mère allait mettre au monde un garçon. Le Dieu le lui avait appris, même si elle n'en gardait pas le moindre souvenir et elle avait la conviction absolue de dire la vérité.

Hécube posa sur elle un œil dubitatif, lui retira sa main doucement, s'en fut silencieusement avec la prêtresse dans la chambre des oracles. Cassandre se mit alors à explorer la salle.

Près de l'autel, elle découvrit une corbeille d'osier à l'intérieur de laquelle se devinait un frémissement. D'abord, elle

crut qu'il s'agissait sans doute d'un chaton et s'en étonna, car il n'était pas dans les traditions de sacrifier des chats aux Dieux, puis regardant de plus près, elle aperçut deux petits serpents lovés au fond du panier. Le serpent, elle le savait, était un attribut d'Apollon, également Dieu du Monde souterrain. Sans réfléchir, elle plongea ses deux mains dans la corbeille, saisit les deux reptiles et les éleva au-dessus de son visage. Leur peau écailleuse était douce et tiède, et la fillette ne put résister à l'envie de les embrasser. Prise d'une sorte d'ivresse imperceptiblement teintée d'un début de nausée, elle se mit à trembler de tous ses membres.

Combien de temps elle resta accroupie à les tenir dans ses mains, elle ne sut jamais, pas plus qu'elle ne parvint à se rappeler ce qu'ils lui avaient dit. Simplement, elle demeura persuadée qu'ils lui avaient parlé et qu'elle les avait entendus.

Toujours est-il qu'un cri horrifié mit fin à leur concubule et qu'elle se retourna, souriante, vers sa mère.

— Tout va bien, Mère, dit-elle, le Dieu m'a dit que je pouvais.

— Repose-les vite, ordonna la prêtresse. Personne ne t'a appris la manière de les prendre. Ils auraient très bien pu te mordre.

Imperturbable, Cassandre gratifia les deux reptiles d'une dernière caresse et les replaça délicatement au fond du panier. Confusément elle savait qu'ils la quittaient à contrecœur et elle leur promit de revenir un jour les voir.

Avec irritation Hécube la força à se relever. Cassandre se laissa faire docilement. Sa mère semblait furieuse et elle ne comprenait pas.

— Malheureuse, ces serpents sont venimeux, tu pourrais être morte !

— Mais ils appartiennent au Dieu, protesta Cassandre. Ils ne pouvaient me faire de mal.

— Allons, tu as eu beaucoup de chance, fit sévèrement la prêtresse. Ne refais jamais cela à l'avenir.

— Mais tu les prends bien, toi, rétorqua la fillette. Et ils ne te font pas peur.

— Je suis prêtresse, petite princesse, et ai appris à les manipuler.

— Le Dieu Soleil m'a dit que je deviendrais sa prêtresse. Je peux donc les toucher.

Fronçant les sourcils, la prêtresse la considéra gravement.

— Est-ce la vérité, mon enfant ?

— Ne l'écoutez pas, intervint brutalement Hécube. Elle est en train de mentir, d'inventer n'importe quoi ! Cette enfant passe son temps à raconter des histoires.

Révoltée par l'injustice de sa mère, Cassandre fondit en larmes. Tirée d'une main rude hors du temple, elle faillit trébucher sur les marches. La lumière du jour avait perdu tout son éclat doré. Le Dieu n'était plus là. Plus encore que la douloureuse étreinte de sa mère sur son bras, son absence surtout redoublait les larmes de Cassandre.

— Comment as-tu osé inventer pareils mensonges ! continuait à vitupérer la reine. Et, en plus, aller jouer avec les serpents du temple ! Ne te rends-tu donc pas compte qu'ils auraient pu te tuer ?

— Mais le Dieu m'a promis qu'il ne les laisserait pas me faire du mal ! balbutia Cassandre, ce qui redoubla la colère de sa mère.

— Je t'interdis, tu m'entends, je t'interdis à l'avenir de dire une chose pareille !

— Mais c'est la vérité, Mère.

— Balivernes ! Si tu oses encore le répéter, tu seras fouettée, ma fille.

Cassandre n'insista pas. À quoi bon ? Le visage d'Apollon était là dans son cœur. Lui et elle savaient seuls la vérité. La voix chaude et profonde lui parlerait encore. Forte de cette certitude, elle attendrait.



## IV

À la pleine lune suivante, la reine Hécube mit au monde un fils qui devait être son dernier enfant. Il fut appelé Troïlus. Cassandre, debout à côté de sa mère dans la chambre d'accouchement, ne fut aucunement surprise d'apprendre qu'elle avait un petit frère. Mais lorsqu'elle rappela à sa mère qu'elle savait depuis leur visite au temple que l'enfant serait un garçon, Hécube manifesta un agacement certain.

— Vraiment ? lança-t-elle en hochant la tête. Ainsi, crois-tu encore que le Dieu t'a vraiment parlé ? Ma fille, tu n'es plus un bébé, que je sache, arrête tes sornettes !

« Pourtant, songea Cassandre, le Dieu m'a bel et bien parlé. Pourquoi donc ma mère ne me croit-elle pas ? La Déesse s'est aussi adressée à elle au moment des moissons, j'étais là. »

— Cassandre, poursuivit gravement la reine, fabuler au sujet d'un Dieu est le pire des crimes. Apollon est le Dieu de la Vérité. Si tu racontes sur lui des mensonges, il te punira... Et sa colère est terrible.

— Mère je ne dis que la vérité, répondit calmement la fillette. Le Dieu Soleil m'a parlé.

Ébranlée malgré elle, sa mère poussa un long soupir. Après tout, la chose était peut-être possible.

— Dans ce cas, conclut-elle, n'oublie surtout pas ce que je vais te dire : n'en parle pas, n'en parle jamais à personne.